

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

A LA DÉRIVE

Joannès Duprat, fils d'un canut Lyonnais mort en laissant quelques sous, s'était installé à Lugeon-sur-Saône. Depuis trois ans il dirigeait rue du Puits-Pelu, au deuxième étage d'un vieil immeuble, un petit commerce de gros : Cravates et foulards de soie. Aidé d'un voyageur, Duprat formait lentement sa clientèle : mais l'entreprise était bien dure ; le fonds de roulement ne suffisait pas. En vain le patron se multipliait, réduisait les dépenses, veillait aux mauvais clients, activait les rentrées : on vivait dans le perpétuel souci de l'échéance prochaine. Joannès avait alors quarante ans ; avant de s'établir, lorsqu'il était encore employé dans la soierie, il avait épousé Mélanie Biguet : c'était une orpheline presque sans dot ; mais la jeune Mme Duprat, petite brune mince et frêle, plutôt jolie avec ses grands yeux noirs un peu durs, paraissait énergique et décidée : on devinait une femme de tête. Elle s'était imposée au blond, gros et robuste mari. Feu M. Biguet, son père, l'avait élevée dans le respect de la grande industrie : vieille employée dans la teinture, — gloire de Lugeon-sur-Saône, il avait donné son admiration dévote aux enrichis de son époque. Les conditions nouvelles de l'existence commerciale, les lois terribles de la concurrence, la diminution du crédit ? Sornettes, à son avis, excuses à l'inertie moderne. "Ah ! de mon temps, disait-il souvent, de mon temps on était fils de ses œuvres : on ne faisait pas tant de manières." Aussi Mélanie, imbue de l'évangile paternel, méprisait les terreurs de M. Duprat. "Travaille, mon ami, ne te décourage pas : vois ces MM. Dufaire, ces MM. Dubuit ; ils ont débuté comme toi au temps de papa ; ils avaient moins que nous dans leur caisse ; si tu sais t'y prendre tu arriveras comme eux." Elle tenait à cette maxime formulée comme un axiome. Et Joannès l'écoutait, essayait de travailler davantage, ne s'arrêtait pas un instant.

Peine inutile : la gêne augmentait, devenait cruelle ; toutes les ressources passaient dans le commerce qu'il fallait alimenter et défendre ; on dut congédier le voyageur, l'employé du magasin : Mme Duprat, toute dévouée aux affaires, fut chargée de la direction totale ; le patron seul fit les tournées. Mais toute une partie de la clientèle suivit le voyageur congédié ; l'ancien employé devint l'ennemi de la maison ; trois mois de crise suffirent pour exagérer le déficit. Cette fois les échéances étaient compromises.

M. et Mme Duprat tinrent conseil : Joannès pleurait, se maudissait, Mélanie

le consolait. Elle connaissait la situation ; ils étaient deux pour résister ; que diable ! il fallait de la force d'âme et plus que jamais : "J'ai confiance en toi, tu en sortiras : l'énergie est la condition du succès." Joannès tout ému de cette tendre certitude jura qu'il en sortirait.

"Avant tout, observa Mélanie, il faut demander un avis ; cela n'est pas défendu.

— A qui ? demanda Joannès.

— Écoute : Va trouver M. Dufaire, le Président du Tribunal de commerce : mon père a travaillé dans son établissement ; il te recevra bien.

— Où le trouver ? Chez lui ?

— Non, il y est rarement : va jusqu'au Palais de la Bourse ; tu le verras plus à l'aise dans son cabinet.

— Je n'ai jamais été au tribunal : mais je m'informerai... Pourtant que veux-tu qu'il fasse, ce Président ?

— Qui sait ? Ces gens-là s'y connaissent si bien ! Allons, écoute-moi. Ah ! ces hommes ! il faut toujours les remonter.

— Alors tu crois ?...

— Mais certainement."

Mélanie embrassa Joannès. M. Duprat eut du baume dans le cœur pour le reste de la journée. "Il ne serait plus seul à se débattre : quelqu'un de haut placé connaîtrait sa peine ; il aurait un point d'appui : Mélanie avait raison ; il fallait se remuer."

Il était trop tard ce jour-là pour tenter une démarche près du magistrat : le lendemain matin M. Duprat, enveloppé dans sa redingote des grands jours, coiffé du gibus de cérémonie, ganté de noir, se dirigeait vers le Palais de la Bourse. En lui donnant un dernier coup de brosse Mélanie l'avait exhorté de la bonne manière. Joannès se sentait pris d'une nouvelle ardeur ; l'espoir, le bon espoir, l'envahissait : il marchait d'un pas allègre le long des quais de Saône tout ensoleillés, tout pleins des tumultes du marché ; parmi l'animation de la ville Joannès oubliait la précision de son malheur ; homme de mouvement ce gros homme aimait le bruit de la vie : il allait donc dans la gaie lumière et la conviction, l'assurance de Mélanie passaient en son esprit.

Comme il arrivait devant le Palais Joannès s'arrêta tout à coup ; l'émotion le prenait : ce grand monument de pierre lui faisait peur : pour lui cela signifiait une puissance prestigieuse, quelque chose de très au-dessus des malheureux :

Là-dedans il devait chercher un ami ! N'était-ce point sottise et folie ? Il hésitait : toute la sensation lui revint de ses angoisses ; la netteté du mal se détachait :

il fallait un secours matériel ; on venait quêter un avis : Ironie !—Joannès se promenait de long en large devant les grilles d'entrée : brusquement il franchit les degrés, traversa le péristyle et questionnant le concierge—: "Le Cabinet du Président ?

— Au premier étage, à droite", répondit le fonctionnaire.

Et vite Joannès monta l'escalier monumental, poussa la première porte du palier : il se trouvait dans un bureau qu'une balustrade séparait en deux parties ; derrière ce rempart trois ou quatre bons-hommes griffonnaient sur de larges pupitres.—M. Duprat se découvrit avec respect et s'adressant au plus rapproché des scribes : "Monsieur, puis-je avoir un renseignement ?

— Pas ici—plus loin—au fond."

Docile, Joannès s'en fut "au fond". Là trônait un être d'une laideur abominable : museau hargneux, rouge et violet, garni d'un épais collier de barbe grise.

"Monsieur !" lui demanda-t-il.

Un grognement se fit entendre et ce fut tout.

L'accueil n'était point aimable : Joannès se fâcha ; bravement il fonça sur la bête et jeta comme un ordre : "Monsieur, un renseignement, s'il vous plaît.

— Voyez bien que je suis occupé ;" vociféra l'étrange individu.

Il fallait attendre : au bout de quelques minutes la question fut renouvelée, avec politesse.

"Eh bien ! Quoi ?

— Le Président du tribunal, monsieur ?

— Pouvez pas vous renseigner avant de demander : c'est le Greffé ici. Voyez secrétariat — galerie à droite — au fond. En voilà un particulier !

Les scribes levèrent la tête : ils ricanaient d'accord et le travail reprit.

Joannès exaspéré sortit en faisant claquer la porte.

Galerie à droite au fond. L'indication topographique était concise mais bien exacte. Joannès traversa vivement la galerie. Tout au bout c'était une porte vitrée ; puis une, deux et trois antichambres remplies d'une foule tapageuse : avoués, agréés, clercs, agents d'affaires et plaideurs s'entassaient là ; tout ce monde pérorait, s'interpellait, se heurtait ; une liste à la main, impassible dans sa redingote à boutons d'argent, l'huissier du Palais présidait la fête : Monsieur le Président allait recevoir.

Avec beaucoup de peine Joannès atteignit l'huissier :

— Monsieur, pourriez-vous m'indiquer le secrétariat ?

— Voyez donc la porte à droite.

Il remercia : la porte à droite s'ouvrait sur un vaste bureau ; on y voyait les deux secrétaires de la Présidence. Joannès s'avança dans le sanctuaire : ces messieurs regardèrent ; l'un dressant sa petite tête jaune safran, pointa du menton vers l'in-